

HENRY DE MONTHERLANT

de l'Académie française

LA RELÈVE
DU MATIN

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1954.*

Extrait de la publication

PRÉFACE

(1933)

Tout n'est pas mauvais dans la Relève du Matin; il y a des paillettes. N'importe, pour quelqu'un qui a écrit depuis : « J'ai atteint un âge où les seuls soucis d'art sont celui du mot propre, et de ne rien ajouter¹ », cette lecture, aujourd'hui, ne se fait pas sans soupirs, sur l'ingrate condition de l'homme, obligé d'en passer par l'âge de vingt ans.

Le jeune auteur de la Relève revêtit une réalité admirable d'un voile irisé et papillotant, qui diminua cette réalité, au lieu de l'augmenter. La chaleur de son sentiment, quand il écrivait, était vive et peu commune. Être parvenu, par excès de style, et erreurs de style, à en faire quelquefois douter, être parvenu à faire quelquefois sonner le creux à ce sentiment si plein et si dense, on peut dire que c'est une prouesse de la mauvaise littérature, — et un exemple des dangers que court un débutant dans les lettres, à subir l'influence d'un écrivain qui, si bel artiste soit-il, est un mauvais maître.

Les défauts sont visibles surtout dans la Gloire du Collège. Fleuri, tarabiscoté, impropre et pro-

1. *Pour une Vierge noire* (1930).

lixé, le style de ces pages est le plus souvent indéfendable. Et quoi de moins togatus, malgré certain scrupule de l'auteur? L'Oronte y roule à flots, et la flûte syrienne les traverse, célébrant le culte du jeune Atys. C'est l'Italie si l'on veut mais touchée par l'Orient; mettons que c'est Venise. La Gloire du Collège, c'est un plafond à la vénitienne, avec la sensibilité en plus. Avec force violes, force guirlandes, force effets de mollets et de cuisses, force envols de draperies soigneusement étudiés, les anges emportent à travers le ciel non plus la maison de Lorette, mais le collège Sainte-Croix de Neuilly, qui se demande ce qui lui arrive.

L'auteur, d'ailleurs, était conscient de ce qu'il faisait. Le titre même, la Gloire du Collège, est inspiré de quelque Triónofo, peut-être le Triomphe de Venise, de Véronèse, au palais des Doges; on est prévenu qu'il s'agit bien d'une transfiguration délibérée. Mais qu'on sache que nous n'avons pas, pour cela, méconnu, laissé échapper la réalité dont la Gloire est le phantasme. Si le goût nous venait d'écrire aujourd'hui, sur cette réalité, une œuvre nue, directe — la vie même, — nous n'aurions qu'à laisser aller la plume. Cette réalité, en nous, est restée intacte. La Gloire peut la recouvrir, comme une nuée fallacieuse; un geste écarterait cette nuée. Veut-on une autre image? Un Greco qui n'aurait peint encore que le registre supérieur du Comte d'Orgaz; mais saurait qu'il a dans la tête et dans les doigts la scène du bas, et qu'elle sera œuvre le jour qu'il choisira.

Si nous avions voulu nettoyer à fond ce livre, nous en aurions enlevé de véritables tombereaux

d'ordures. Je note un fait, qui me semble curieux. La Relève parut en octobre 1920. Dès octobre 1921, dans l'avant-propos que nous donnions à la première réimpression (on le trouvera ici, en note), nous écrivions : « Quand j'en fus à relire certaine Gloire du Collège, qui tient par ici de la place, si grand fut mon dégoût que je faillis en supprimer les trois quarts. Il n'est peut-être pas une seule ligne de ce morceau que je ne me sente capable de remplacer aujourd'hui par un trait qui soit à la fois plus bref, plus précis, et plus fort. » Un an seulement, un an a suffi pour que s'accomplît dans un esprit une telle transformation! Il me semble voir l'esprit à l'image de ces ciels du couchant, qui d'une minute à l'autre changent, et parfois du tout. Ma mère m'a raconté qu'un jour, quand j'étais petit enfant, elle me vit crispier les traits et les poings, en regardant le ciel, et comme elle m'en demandait la raison, moi de répondre : « Je voudrais arrêter les nuages, et je ne peux pas. » Torrent de l'âme, qui vous arrêtera?

Tombereaux d'ordures, disions-nous. Nous en avons enlevé quelques-unes, mais nous avons laissé les autres. Une œuvre écrite avant trente ans, si on veut lui conserver, plus tard, son caractère authentique, il faut lui laisser bon nombre de ses sottises : c'est le visage de la jeunesse, ses points noirs et ses boutons; quelquefois, il n'y a que la nuque de fraîche. Mais la Relève du Matin, elle aussi, a la nuque fraîche.

La maladresse qui poussa l'auteur de la Relève à s'efforcer d'embellir, de « poétiser » le réel, et plus il en faisait en ce sens, plus il infirmait son œuvre et s'écartait de ce qu'il eût dû faire; cet

entêtement à délaissier le plus court chemin, et le plus uni, pour se fourvoyer tantôt dans des sentiers âpres, tortueux, difficiles, qui ne firent que l'éloigner de son but, où il perdit son temps et des plumes, et tantôt dans des culs-de-sac qu'on ose qualifier de sensationnels; ces phrases ambitieuses et mal fichues et qu'aujourd'hui, du premier jet, je remettrais d'aplomb (je l'ai fait quelquefois), découvrant en un instant cette solution cherchée avec peine, et en vain, il y a treize ans, — je retrouve là les traits propres de l'adolescence, son génie tragique de se heurter à des barreaux qui n'existent pas. Entre vingt et vingt-quatre ans, nous savions bien tout ce qu'il y a dans l'adolescence « d'inachevé et d'inemployé, d'inégal et d'incertain, d'inférieur et d'insatisfait ». Seulement, savions-nous que tout cela nous ligotait encore, et nous paralysait, et que c'était notre livre qui en était la meilleure preuve? Ainsi la maladie de la jeunesse est partout dans la Relève : l'auteur la décrit chez les autres, mais elle est en lui et il l'ignore. En corrigeant aujourd'hui ce livre, il ne fallait pas toucher trop à cela.

* * *

Mieux qu'une dissertation, sur le point de savoir en quoi j'approuve et en quoi je désapprouve, après treize ans, les idées exprimées dans cet ouvrage au sujet des jeunes garçons, une petite anecdote me permettra de montrer ce qui subsiste en moi de l'esprit de la Relève du Matin.

Il y a quelques mois, certaines circonstances m'avaient mené dans un intérieur modeste, la veille

du jour où ses occupants — père, mère et fils — quittaient ce logement, dont ils ne parvenaient plus à payer le loyer, pour aller s'entasser à trois dans une unique chambre d'hôtel, et de quel hôtel! L'homme, hier gérant d'un magasin de chapeaux, avait perdu sa situation à la suite d'une maladie, assez installée aujourd'hui pour qu'elle lui interdît à jamais d'occuper un autre emploi; c'était un homme simple de cœur, et en apparence assez policé (du fait peut-être de sa maladie), mais anéanti par l'infortune : il achevait de manger les quatre sous qu'il avait de côté. La femme était une grossière ménagère, sale, prétentieuse et fétide. L'enfant était un mômicchon d'une treizaine d'années, que je ne fis qu'entrevoir, assis et pompant sa leçon devant la table de la salle à manger, pendant que ses parents préparaient leurs hardes. L'odeur de la misère, qui m'avait happé sitôt le seuil franchi, imbibait ce logis, — corps non lavés, vêtements et linge imprégnés par ces corps, fumée de tabac refroidie, fenêtres hermétiquement closes dans tout l'appartement, malgré le temps radieux, le tout mêlé et comme coagulé par un infect fumet de graillon, une sorte de graisse de fricot suspendue dans l'air, et dont j'imaginai qu'elle avait déposé sur tous les objets, au point que, d'avoir touché seulement le bouton de porte, ou le dos du fauteuil d'osier claudicant, mes doigts avaient dû recueillir cette odeur de bouillon, qui est l'odeur typique de la pauvreté. C'était la femme, à coup sûr, — cette femme avec permanente, mais dont le peignoir portait une sorte de plaque pectorale, grise et luisante, faite d'un semis de taches de graisse — c'était la femme qui ajoutait au dénû-

ment de cet intérieur cette abjection qui pouvait être évitée, cette complaisance dans l'immonde, qui soulevait le cœur, et ruinait la pitié.

Ces gens, depuis que j'étais là, ne m'avaient entretenu que de leurs malheurs, et c'était bien naturel. Je ne voyais pour eux aucune ouverture. Le seul argent du ménage était ce que l'homme gagnait; or, il était inguérissable, et plus jamais ne gagnerait. Ni lui ni elle ne pouvait compter sur sa famille. La seule hypothèse à leur sujet qui fût vraisemblable était celle de l'écrasement progressif, entre les mains de ces deux atroces divinités, la Misère et la Maladie. Ayant fait ce que j'avais à faire chez eux, je me disposais à prendre congé. L'homme et moi, causant, nous nous étions arrêtés devant la porte de la salle à manger, où le petit garçon ne se trouvait plus. Soudain, mes yeux se fixèrent sur le livre qu'il avait laissé, un petit volume cartonné, mi-vert foncé, mi-vert d'eau — une vieille connaissance, — et je lus le titre : *Virgili Maronis Opera*.

Quel saisissement! Pas un instant il ne m'était venu à l'esprit que ce garçon fût écolier autre part qu'à l'école primaire, ou dans une école professionnelle. Ainsi donc, dans ce décor sordide, au milieu de ces soucis sordides, dans ce milieu où rien, au matériel et au moral, n'était et ne serait jamais autrement que sordide, quelqu'un — et qui donc! — maintenait l'idéal d'une civilisation de l'esprit et d'une vie désintéressée! Je ne pouvais plus détacher mes yeux de ce petit livre qui était là, comme un reflet de soleil dans une prison. Il me semblait qu'il sauvait toute la maisonnée. Il me semblait que lui, si je l'avais touché, je ne me serais pas mis

l'odeur de soupe aux doigts. Et je me souvenais que, par deux fois (dans la Relève et dans le Paradis), j'étais revenu sur ce fait, comme sur un fait social digne de remarque, que, dans tant d'intérieurs grossiers, et grossiers au dernier point, l'unique lueur de vie spirituelle et de culture était donnée par un gamin décrié.

A ma question, le père répondit que son fils, ayant passé à l'école primaire certain examen nouvellement créé, avait bénéficié de la « sixième gratuite » et faisait sa sixième, gratis, au lycée. « Un professeur m'a dit que ce serait mieux s'il faisait du latin. Alors, je l'ai mis en A. Oh! c'est qu'il aime bien son latin! D'ailleurs, il est très sérieux. C'est un homme. » Et moi, j'aurais voulu connaître le professeur, qui, en l'an 1933, avait eu l'étrange et merveilleuse inspiration de diriger vers le latin l'enfant de ces pauvres, ce petit pauvre lui-même; j'aurais voulu lui serrer la main (mais peut-être aurait-ce été un geste inconsidéré).

Si on nous parle de l'école unique, ou de la sixième gratuite, les objections se présentent en foule. Elles sont connues, et elles sont fondées. Et puis, qu'un cas concret se présente, une sorte d'élan humain nous fait sauter par-dessus ces objections. Maintenant que je voyais qu'il y avait dans cet enfant la possibilité d'une éducation un peu supérieure, j'aurais trouvé dramatique, pis, j'aurais trouvé mal que cette possibilité fût méconnue, et qu'il finît dans la casquette, comme le papa. Bien des opinions, ainsi fondées, et indiscutablement fondées, ne tiennent plus au contact de l'être vivant. A la bonne tenue de la rue on juge un peuple; mais, que je voie un agent faire sortir d'un square

un pauvre, pour l'unique raison qu'il est vêtu en habits de pauvre, je frémis. La justification de la guerre peut prendre la forme d'une haute pensée; mais devant un soldat qui agonise sous vos yeux, elle s'écroule. Un patriote, hélas, a le devoir d'être « colonialiste », même sachant qu'il n'y a de colonie solide que celle où on pratique l'injustice d'une façon systématique. Mais, chaque fois qu'on apprend qu'un colon a été acquitté, ayant tué un indigène parce que celui-ci lui volait une figue, on se dit que cela aussi n'est pas possible. La pratique des choses resterait cependant assez facile, s'il suffisait de tenir comme acquis que nous aurons toujours moins de rigueur pour un individu que pour une masse. Par malheur, il est en nous une disposition tout aussi certaine que celle-là, et qui est son contraire même : savoir, que nous pouvons aimer une masse dont nous détestons les individus (l'égoïste patriote, le misanthrope généreux, etc.). D'où l'incohérence qui est la règle dans l'action, et le caractère relatif de la pensée, juste en son fond, que c'est dans l'action seulement qu'on doit juger un homme, et que lui-même il se peut connaître.

Le lendemain, pour la première fois, je regardai le petit garçon, lorsque, venant du dehors, il entra dans l'appartement. Il était maigrichon, assez fin de visage, paraissant moins hypocrite que bien élevé, et il m'était difficile de supposer qu'il ne fût pas mal soigné de sa personne. Ses culottes en velours brun à côtes, et le sac à provisions qu'il rapportait garni du marché, disaient son humble condition, cependant que la boîte à violon qu'il tenait sous son bras, indiquait qu'on voulait l'élever au-dessus de cette condition : ce violon et ces culottes de velours

sont les attributs typiques de toute une classe de « garçonnets » de la petite bourgeoisie citadine française, peuple encore, mais brûlant de s'en dégager. Tandis que son père s'apprêtait à sortir avec moi, je vis l'enfant laisser paraître sur son visage une vive inquiétude; enfin il parut se décider, appela son père et lui dit un mot dans l'oreille. A l'instant, le père jeta un regard sur le bas de son pantalon. Il était couvert de taches de boue sèche, que l'homme, ayant pris une brosse, se mit à brosser.

Si cet enfant, seul des trois, voyait des taches de boue sur le pantalon de son père, et en souffrait, ne devait-il pas voir aussi tout ce qu'il y avait dans cet intérieur qui était repoussant de saleté? Ce trait, sa tournure (une façon de se tenir droit, assez petit prince), le mot de son père, « Oh! c'est qu'il aime bien son latin! », me portèrent à croire qu'il était d'une espèce plus fine que ses parents. Puis une pensée nouvelle me vint, et, pendant quelques instants, je fus tout occupé à rechercher dans ma mémoire depuis combien de jours il n'avait pas plu; je trouvai : cinq ou six jours au moins. Donc, l'enfant avait accepté ces taches de boue durant cinq ou six jours, et n'en avait souffert que du moment qu'un étranger les voyait. Alors, je pensai que j'existais pour lui, et j'en fus alerté. Je pensai qu'il avait dû deviner que la crasse de son foyer me dégoûtait (répétons-le, il y avait dans ce foyer deux choses distinctes : de la misère, respectable; et une indifférence à l'immonde, qui forçait à être sévère). Je pensai qu'il croyait peut-être que je méprisais ses parents. Je supposai que je n'étais pour lui qu'un homme qui a de l'argent, c'est-à-dire l'ennemi; un goujat qui, s'introduisant ainsi

dans leur tanière, violait le douloureux secret des siens. Pour la première fois depuis que j'étais en contact avec cette famille, je craignis d'être jugé.

Je l'imaginai aussi à son lycée, parmi des camarades riches, quelques-uns même, sans doute, très riches, et qui en éclaboussaient les autres, avec l'impudence naturelle aux gamins. Pouvait-il n'en souffrir pas ? n'en tirer pas des raisons de haine ? Mais surtout je l'imaginai, ce soir, dans cette chambre de bas hôtel où ils allaient émigrer. La mère m'avait dit qu'elle ferait « la popote » dans la chambre. Et le père : « On mettra un matelas par terre pour le petit. » Que deviendrait Virgile dans cette chiennerie ? Quel homme, à plus forte raison quel écolier, aura des facultés suffisantes pour s'abstraire et travailler dans de telles conditions ? Il me parut qu'il était comme fatal que l'effort fait par ces gens pour soulever et maintenir leur fils au-dessus de la bourbe où ils s'enfonçaient ne pût être mené à sa fin, et qu'une heure viendrait où le « rayon de connaissance ¹ » qui avait effleuré cet enfant, s'atténuant et s'atténuant toujours à lutter contre trop d'épaisseurs, enfin cesserait de le toucher.

Durant l'heure que je dus rester là, je vis le garçon, à trois reprises, aller aux cabinets. « Il va rendre, m'expliqua enfin la mère. Je crois qu'il a mangé ce matin quelque chose qui n'a pas passé. Ça doit être l'aïoli. » Pour moi, du premier instant, je n'avais eu aucun doute. Le petit vomissait parce qu'il avait le cœur tourné par ce départ, qui matérialisait si brutalement la détresse de son foyer.

Comme j'eus l'occasion de revoir pendant assez

1. Bossuet.

longtemps, ensuite, cette famille, je me liai un peu avec l'enfant, bien que sa réserve fût extrême, et qu'il n'eût pour moi aucune sympathie. Un jour je lui dis : « Vous vous souvenez que, le jour où vous avez quitté votre appartement, vous vomissiez ? Votre mère m'a dit que c'était parce que vous aviez mangé je ne sais quoi... Moi, je m'étais mis en tête que c'était tout simplement parce que vous étiez ennuyé... » Je disais cela dans le vide, convaincu que, amour-propre et pudeur, il nierait; ou plutôt qu'il ne répondrait pas. Mais il répondit sans ambages, et avec l'accent de la vérité : « Oui, ça me faisait marronner de voir qu'on quittait l'appartement. J'aimais bien notre appartement. Et puis de voir que papa ne trouvait pas de travail, etc. »

Cela, sa mère ne l'avait pas vu. Elle était dans son rôle de mère, de mère et de ménagère : les yeux fermés sur son fils, les yeux ouverts sur l'aïoli. Moi, je l'avais vu. Parce que j'étais un étranger.

Ceux qui liront ce livre comprendront pourquoi j'ai raconté ici cette petite anecdote, qui, au travers de treize années, sonne à l'unisson de la Relève d'autrefois.

* * *

*Quelques personnes trouveront peut-être qu'il est malaisé de concilier deux textes tels que la Relève du Matin et Explicit *Mysterium*, offerts au public à quelques mois d'intervalle.*

Nous leur répondrons que le doute quant à la vérité du catholicisme est exprimé à plusieurs reprises dans et dès la Relève (p. 181, le « ciel vide »; p. 30, « C'était donc vrai! »; et surtout

p. 46, « Je ne crois pas que le don de la foi soit un sine qua non de l'éducation catholique », et la suite). Les phrases qui impliquent l'existence de Dieu y voisinent avec celles qui font une sage réserve : inconséquence regrettable, mais dont nous dirons, à notre décharge, qu'elle est constante chez les meilleurs écrivains de l'antiquité, qu'elle n'a empêché ni de penser à peu près convenablement ni — ce qui nous importe davantage — d'être des hommes vertueux.

Nous n'avons jamais été un chrétien authentique. Mais nous avons toujours été quelqu'un pour qui le bien et le mal existent, et qui a adoré la morale naturelle à travers les formes de la machine catholique.

Si nous étions de ceux qui ne marchent droit que par espoir ou par crainte, ce serait pour nous une question primordiale, de nous faire une opinion sur le point de savoir si un Dieu rétributeur existe ou n'existe pas, et si ce Dieu, supposé qu'il existe, ne serait pas par hasard celui des chrétiens. Mais comme nous suivons par pente la morale naturelle, avec un élan vif et presque passionné, sans ressentir le moindre besoin d'une providence, ni d'une survie ni d'une justice d'outre-tombe, c'est une question bien secondaire pour nous si nous devons rapporter ou non nos actions à une divinité, et à laquelle. Quelque choix où nous nous arrêtons, il ne changerait rien à notre conduite. Il y a donc là un problème qui ne nous attire pas, et d'autant moins qu'il est insoluble, comme c'est l'évidence même.

Bref, je ne crois pas au Dieu des chrétiens, mais j'apporte à l'Église sympathie, adhésion et (l'occasion s'en offrant) appui. Cela :

parce que, la morale chrétienne pratique étant le plus souvent la morale tout court, je l'admire et m'efforce de la suivre;

parce que ma formation, ma culture, ma sensibilité, mon imagination, mon tempérament même sont l'œuvre du paganisme; or, quelqu'un qui veut retrouver l'antiquité, aujourd'hui, non dans les monuments et des livres, mais vivante, ne la trouvera nulle part autant que dans l'Église catholique;

parce que l'Église est mêlée à ma famille depuis que celle-ci donne trace d'elle-même. Je trouve ce Christ dans mon héritage et je l'accepte avec le reste, par point d'honneur et par piété, comme on accepte la succession de ses parents, ne vous apportât-elle que des ennuis. Pour rompre avec ce vieux Génie du foyer il me faudrait des raisons irréfutables. Je ne les ai pas.

Cette position étant toute personnelle, et d'ailleurs sans la moindre originalité, nous ne nous y étendrons pas plus longuement ¹.

Étant bien entendu, en post-scriptum à ce qui précède, que, de même que Tibère, en une parole qui restera toujours à son crédit devant la « conscience humaine », se refusa à jurer, comme le demandait certain rite, sur ses actes à venir, disant qu'il ne pouvait pas répondre de ce que seraient ses actes dans l'avenir, de même nous faisons avec force toutes réserves sur nos sentiments à venir touchant la religion.

Il est une autre raison pour laquelle, aujourd'hui,

1. La *Nouvelle Revue Française* de mai 1923 a publié de nous, sur ce sujet, un texte où brame, beugle et barrit la sottise de la jeunesse, mais qui, pour le principal, ne diffère pas beaucoup de ce que nous pensons aujourd'hui.

nrf



9 782070 245840



54-VI A24584

ISBN 2-07-024584-5

Extrait de la publication